

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.



ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

**Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,**

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse exacte de l'auteur, dans le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

Le Receveur général des finances a l'honneur de donner avis que jusqu'au 30 septembre 1856, les pièces de un et deux sous et les pièces de cinq et dix centimes à la tête de Liberté, seront reçues en paiement de droits, en contributions, dans toutes les caisses publiques (percepteurs des contributions directes, receveurs des douanes, des contributions indirectes, des tabacs, de l'enregistrement et des domaines, des postes, des communes et hospices, octrois, etc.)

ROUBAIX, 50 août.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle : Lois qui autorisent le département de la Côte-d'Or et les villes de Bourges et d'Amiens à contracter un emprunt et à s'imposer extraordinairement ; Nominations dans la magistrature ; — dans les tribunaux de commerce ; — dans l'ordre impérial de la Légion d'Honneur ; — de courtiers de marchandise.

Par décret impérial, sont nommés :
Président du tribunal de commerce de Saint-Omer (Pas-de-Calais), M. Bengin, en remplacement de M. Framczelle.
Juges au même siège, MM. Hermand-Bouquillon et Paul Duniagou, réélus.
Suppléants au même siège, M. Dumont-Descaups, réélu, et M. Belin en remplacement de M. Masquelier.

CHEMIN DE FER DU NORD.

TRAIN DE PLAISIR de Tourcoing, Roubaix, Lille, Armentières et Bailleul à

CALAIS.

PIIX DES PLACES (aller et retour compris) :

2. cl. 4 fr. — 3. cl. 3 fr.

ALLER.

Départ de Tourcoing . . . 5 15 matin.

Départ de Roubaix . . .	5	22
de Lille . . .	7	»
Armentières . . .	7	32
Bailleul . . .	7	54
Arrivée à Calais . . .	10	»

RETOUR.

Départ de Calais . . .	7	» soir.
Arrivée à Bailleul . . .	8	55
Armentières . . .	9	15
Lille . . .	9	50
Roubaix . . .	10	15
Tourcoing . . .	10	21

MM. les voyageurs sont prévenus qu'ils ne peuvent avoir d'autres bagages que ceux pouvant se placer facilement sous les banquettes.

On délivre des billets à l'avance aux gares du chemin de fer du Nord et au bureau central de Lille, rue de la Grande-Chaussée, 30.

Les habitants de Roubaix et de Tourcoing ont appris avec un véritable plaisir que l'administration du chemin de fer du Nord, d'après la demande qui lui en a été faite, vient de décider que le train partant actuellement de Lille pour Roubaix et Tourcoing, à dix heures du soir, sera retardé d'une heure.

Il suivra l'itinéraire ci-dessous :

Départ de Lille . . .	11 h.	» soir.
Arrivée à Roubaix . . .	11	» 15 »
— à Tourcoing . . .	11	» 21 »

La nouvelle loi relative au transport des papiers d'affaires va donner de grandes facilités aux officiers ministériels, commerçants et autres agents d'affaires.

Une personne peut envoyer à son correspondant, par voie de la poste, moyennant cinquante centimes, un paquet de papiers pesant cinq cents grammes.

Il est bien entendu que le paquet ne doit contenir aucune lettre cachetée. Il doit être mis sous bande ou ficelé, de manière à ce que les employés puissent le vérifier à l'intérieur.

Le commerce, notamment, est appelé à jouir

largement des bénéfices de la nouvelle loi ; car on peut aujourd'hui faire voyager par la poste bien des objets ou marchandises qui ne pouvaient être admises à raison de leur poids.

Hier matin, le cheval d'un marchand de lait parcourait au galop et sans conducteur la rue du Galon-d'Eau. Il n'alla pas loin : un brancard de la voiture qu'il conduisait fut brisé, la voiture et un tonneau furent renversés.

Le tonneau s'étant en outre effondré sur le pavé, le lait qu'il contenait se répandit dans le ruisseau. C'est en vain que le propriétaire désolé de ce dégât se répandait en doléances ; il se vit bientôt l'objet des plaisanteries des témoins de cet accident. Il ne put parvenir à leur faire comprendre combien lui était préjudiciable la perte de ce liquide que jadis on pouvait appeler du lait.

Si Dieu nous afflige parfois, il ne nous permet jamais de douter de sa bonté.

Nous avons eu occasion d'entendre au concert de Fives, le jeune Lerouge, de Roubaix, qu'un accident a privé de la vue. Nous avons fait part à nos lecteurs de ses heureuses dispositions. Sans l'intelligente direction des bons frères de Fives, ses facultés ont pris un étonnant développement, aussi a-t-il obtenu neuf premiers prix.

On se demande où pourront s'arrêter les progrès de cet enfant si digne d'intérêt.

Deux curieux se promenant dans les rues de Tourcoing, avisèrent, mercredi vers cinq heures du soir, une voiture chargée de bois qui stationnait vis-à-vis de la boulangerie du sieur X., sans que personne s'occupât de son déchargement.

X. était absent et sa femme était seule dans la boutique. S'avançant vers cette femme, l'un des deux flâneurs lui annonça que lui et son camarade, qui cherchaient de l'ouvrage, se feraient un plaisir de rentrer le bois quel que fût le salaire qui leur serait alloué.

A la vue de deux hommes dont le langage respirait l'honnêteté, la femme X... s'empressa de

déclarer qu'elle acceptait leurs services ; puis elle descendit à la cave avec l'un d'eux, afin de lui montrer l'endroit dans lequel devait être rangé le bois que son camarade lui ferait passer par le soupirail.

Pendant le temps que dura cet examen, le second compagnon, resté seul dans la boutique, mit le temps à profit. Il ouvrit un des tiroirs du comptoir qui renfermait une somme de 300 fr. et disparut.

Dès que l'autre fut remonté avec la femme du boulanger, il comprit parfaitement, en ne retrouvant pas son collègue, que celui-ci avait dû partir avec les mains pleines. Il fut le premier à en témoigner son étonnement ; mais, se ravissant tout-à-coup, il s'écria : Je sais ce que c'est, Baptiste est allé chercher des cordes ; je vais moi-même en prendre à deux pas d'ici, car sans cela nous n'aurons pas fini la besogne avant le soir. Cela dit, il partit au galop pour ne plus reparaitre.

La femme X... ne voyant plus revenir nos deux individus s'aperçut, mais trop tard, que son tiroir était parfaitement vide.

INDUSTRIE ROUBAISIENNE.

Annales des Expositions des Produits de l'Industrie.

SUITE. — (Voir le numéro du 27 août.)

1844 (suite).

M. H. DELATRE, à Roubaix. Cet industriel hardi et créateur est arrivé pour la première fois à l'exposition en 1839, et, sans autre précédent, il mérita et obtint la médaille d'or.

Cette récompense si bien donnée n'a pas été stérile. M. Delatre a su maintenir le rang élevé auquel il s'était placé dans la fabrication de Roubaix. Ses stoffs pour robes ont toujours un éclat, une netteté d'effets qui indiquent que, chez M. Delatre, filature et tissage sont soumis à une attention et à des soins assidus ; et ses étoffes en laine peignée pour pantalons ne sont

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

30 AOUT 1856.

LE MEXICAIN. (1)

(SUITE.) — Voir le numéro du 27 août.

— Te voilà, bon Pyrame, dit-elle en passant sa jolie main sur le cou du chien. Tu ne m'oublies pas, toi. Tu me regardes comme si tu connaissais mon chagrin ; tu me caresses comme si tu voulais me consoler. Ton maître est moins sensible que toi : il devrait me chercher, et je l'attends !... peut-être bientôt n'aurai-je plus même la douceur de l'attendre !... Ah ! pourquoi, n'ai-je pas tenu ma première résolution ? je l'aurais alors banni plus facilement de mon cœur, et maintenant je suis condamnée à l'aimer et à le regretter toute ma vie.

— Non ! s'écria Télasco, qui, depuis un moment, la considérait en silence. Je mourrais plutôt que de consentir à une séparation éternelle.

Cette exclamation et l'apparition subite de son amant troublèrent tellement la pauvre Céline que, si elle n'avait été assise, ses jambes tremblantes n'auraient pu la soutenir. Pendant qu'elle tâchait de se remettre de son émotion, le Mexicain s'était approché d'elle et tentait de se justifier à ses yeux en rejetant sur l'impérieuse nécessité les torts apparents qu'il avait eus.

— Les dépêches que j'ai reçues hier, disait-il, sont d'une nature tellement importante, que je ne pouvais en confier le secret même à des amis,

et l'on ne se serait point aperçu de l'effet qu'elles produisaient sur moi, si ces mêmes dépêches n'avaient contenu l'ordre positif de me rendre sur le champ en Angleterre.

— En Angleterre ! c'en est donc fait ?

— Non, mon amie, ce voyage ne sera que momentané ; les motifs qui m'obligent à le faire me forceraient également à revenir, quand même je ne serais pas ramené près de vous par un pouvoir plus irrésistible que tous ceux de la politique.

— Télasco, vous ne cherchez pas à me tromper ?

— Moi ! tromper. Ah ! Céline ! Mon âme incapable de s'avilir jusqu'au mensonge, lors même que mon intérêt semblerait l'exiger, mon âme va se dévoiler toute entière devant vous : Je cède à un devoir sacré en m'éloignant de vous ; mais bientôt mon père connaîtra mes sentiments, il approuvera mon choix, je ne puis en douter, et, quitte envers ma patrie, je pourrai vous consacrer le reste de mes jours, si vos respectables parents me jugent digne de posséder un trésor aussi inestimable.

— Mes parents ! vous savez combien ils vous aiment, pourraient-ils ne pas vouloir notre bonheur ? Je crains plutôt que votre père n'y mette obstacle.

— Rassurez-vous, il se souviendra qu'il a aimé comme moi, qu'il a fait fléchir l'orgueil de son père devant une alliance disproportionnée, et il ne pourra rien opposer au parti honorable que je vais lui présenter.

— Ce ne sera donc pas pour toujours que vous me direz adieu ?

— Chère Céline, ne me rappelez pas cet adieu cruel qu'il faudra que je vous dise. J'aurai besoin de toutes mes forces pour m'y résoudre.

— Je n'ose pas vous demander combien de temps mes yeux regarderont vers le bout de l'avenue sans vous apercevoir.

— Je ne sais. Mon retour tient à des événements qui se préparent, mais dont la marche pourrait être retardée. J'ai lieu d'espérer au moins que le printemps ne me devancera pas dans ces lieux.

Cette assurance tranquillisa Céline qui se retira chez elle mieux disposée à supporter une séparation devenue indispensable.

Cependant la vicomtesse ne s'endormait pas dans la sécurité ; elle avait déjà soupçonné le secret penchant qui unissait les deux jeunes cœurs et son esprit flottait encore dans l'incertitude sur le parti qu'elle devait prendre. Consulter son époux était la dernière idée qui lui serait venue, quand même elle n'eût pas eu sur lui d'autres projets, car son ambition n'était pas éteinte, et la nouvelle d'un changement de ministre l'avait ranimée plus que jamais. Craignant l'opposition du vicomte, elle ne l'avait pas instruit des démarches qu'elle faisait à la cour, et dont elle espérait plus de succès que des premières. Elle comptait aussi profiter de son absence, dans la supposition où il serait employé, pour fixer le sort des amants qui, dans ce conflit d'idées, ne tenaient qu'une place secondaire ; mais l'arrivée imprévue de M. Outrebas et du paquet cacheté avait un moment fait diversion à ses grands projets et il fallait à tout prix connaître le mystère renfermé dans ce message. Pour y réussir, elle envoya chercher madame Colas dès que le jour commença à luire dans son appartement.

— Ma chère madame Colas, lui dit-elle du ton le plus affable aussitôt qu'elle la vit entrer, on m'a dit que vous logiez chez vous ce petit monsieur qui est arrivé hier de Paris. Je vous ai

prié de passer ici pour vous recommander d'avoir pour lui tous les égards, toutes les attentions possibles. Je n'aurais pas souffert qu'il logeât ailleurs que chez moi, si j'avais eu un seul appartement disponible ; mais, vous le savez, il y a si peu de temps.....

— Pardienne ! madame la vicomtesse, il n'aurait pas fallu vous gêner pour ça. J'ai plus de place que n'en faut pour loger un bout d'homme comme celui-là, et quant aux égards et aux politesses, demandez-lui ce qu'il en pense. En arrivant je l'ons fait mettre à table ; après souper, je l'ons envoyé coucher, et tant qu'il sera chez nous, il n'aura que ça à faire.

— C'est très-bien. Il vous a dit sans doute ce qu'il était venu faire ici ?

— Oui, mais c'est un secret.

— Ce n'en est pas un pour moi.

— Vraiment ! je le crois, puisque vous devez être la grand-mère de ce prince.

— Quel prince ?

— Hé bien, ce prince de Cocoticas qui est chez vous, qui vient de plus de quinze mille lieues pour épouser votre petite fille, qui est en connaissance avec les puissances alliées, et à qui enfin mon petit monsieur vient d'apporter son brevet d'empereur d'Amérique, dans une feuille de papier, cachetée avec de la cire d'Espagne. Vous voyez que je suis au courant.

— Vous vous moquez de moi, ma bonne ; il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela.

— Ah ! par exemple ! dites que vous ne le savez pas ; mais moi je sais ce que je sais et j'ai vu ce que j'ai vu.

— Que savez-vous ? et qu'avez-vous vu ?

— Suffit ; j'ai cru pouvoir jaser parce que vous étiez presque de la famille ; mais puisqu'on n'a pas jugé à propos de vous mettre dans la

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.